

## Associé-correspondant local (1945-1950)

Fernand Girardet a mené, à partir de 1896 et jusqu'à sa mort en 1950, une carrière multiforme qui l'a conduit de l'enseignement supérieur à la fonderie tout en lui permettant d'être pendant de nombreuses années le président de l'Association des anciens élèves de l'École supérieure de pharmacie de Nancy, devenue faculté en 1920, et le président de l'Association du musée historique de la Faculté.

Louis-Fernand-Charles Girardet naît à Saint-Dié, sous-préfecture du département des Vosges, le 7 août 1872. Son père Joseph-Émile (1838-1885) possède en ville une fonderie qu'il a acquise en 1866 en association avec Édouard Burlin et qui se trouve rue Haute. Les fonderies sont alors nombreuses car elles fabriquent des pièces destinées aux turbines hydrauliques et aux machines pour l'industrie textile. La société est dissoute en 1882, et les deux anciens associés continuent chacun de leur côté leur activité industrielle. L'année suivante, la fonderie Girardet se trouve rue du Casino et elle emploie trente ouvriers. Émile Girardet meurt en 1885. En 1887, l'entreprise est désignée sous le nom « Veuve Girardet », puis, en 1890, on la trouve gérée par M. C. Golly (au moins jusqu'en 1900), ensuite par M. A. Gintz, ingénieur des Arts et Métiers (le stand de l'établissement est à ce nom, A. Gintz et Cie, à l'exposition de Nancy en 1909, où il reçoit une médaille de vermeil).

À l'issue de ses études secondaires et de son stage pharmaceutique, Fernand Girardet est étudiant à l'École supérieure de pharmacie et à la Faculté des sciences de Nancy, où il obtient plusieurs prix de scolarité puis le diplôme de pharmacien de 1<sup>e</sup> classe en 1897, ainsi qu'une licence ès-sciences physiques comportant les certificats de physique générale et de physique appliquée. Il a entre-temps effectué un court service militaire au 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Nancy, de novembre 1894 à septembre 1895. Etant préparateur (assistant) puis chef de travaux à l'École, il soutient en 1903 une thèse de chimie organique en vue du diplôme supérieur de pharmacien de 1<sup>e</sup> classe, grade équivalent au doctorat ès-sciences en vue de l'agrégation de l'enseignement supérieur et du professorat. C'est en février de cette année 1903 qu'il est nommé officier de complément du Service de santé avec le grade de pharmacien aide-major de 2<sup>e</sup> classe (sous-lieutenant) ; il est promu à la 1<sup>e</sup> classe en juillet 1907.

Il est donc préparateur à partir d'octobre 1896, et il devient chef de travaux par arrêté ministériel du 18 décembre 1900. La fonction est renouvelée annuellement par le recteur, mais elle peut se prolonger sans limitation de durée, à la différence de la fonction d'agrégé, prise par arrêté ministériel, qui ne dure que dix années à ce moment. Il est successivement chef des travaux pratiques de « chimie et pharmacie », puis de « chimie, toxicologie et analyse » à partir de 1905, enfin, de « chimie, analyse chimique et toxicologie » à partir de 1917. Admis au concours d'agrégation de 1904, il est institué agrégé pour dix ans, à compter du 1<sup>er</sup> novembre 1904, dans la section de « physique, chimie et toxicologie ». Compte tenu de sa précarité, la fonction est compatible avec la charge d'une chefferie de travaux pratiques, et avec celle d'une charge de cours complémentaire. La compétence de Fernand Girardet en physique fait que la charge du cours complémentaire de cette discipline lui est confiée à partir de 1902. L'organisation de cet enseignement suscite l'opposition de Girardet et entraîne des démêlés entre lui et l'administration. Ceux-ci sont sans doute partiellement à l'origine de l'espèce de disgrâce dont il est victime en 1914 en n'étant pas proposé pour la nomination plus ou moins rapide à une chaire. Surtout, il ne l'est pas à l'issue de la Grande Guerre, alors qu'une telle promotion aurait été possible en raison du décès du professeur Félix-Gabriel Guérin pendant le conflit. D'autres reproches ont pu s'ajouter à cela : ses idées non conventionnelles en matière d'enseignement de la pharmacie aux étudiants, et ses propositions novatrices à propos de celui de la pharmacie industrielle. Il est très regrettable qu'il ne soit pas devenu

professeur car il avait la capacité d'enseigner plusieurs disciplines avec brio, et surtout le désir de développer les enseignements professionnalisés, dont celui de pharmacie industrielle jusque-là inexistant dans notre pays. Mais il y a aussi des causes extérieures à cette situation, et celles-ci ont pu influencer négativement la réflexion du conseil de l'École de pharmacie. F. Girardet est en effet toujours partie prenante dans la fonderie dont son père était propriétaire, cependant qu'il est aussi l'un des huit membres du premier conseil d'administration de la Société anonyme des Etablissements Joseph Gantois, de Saint-Dié, créée par transformation des Etablissements Joseph Gantois et Compagnie le 1<sup>er</sup> juin 1911.

Il faut évoquer un peu plus précisément la question de l'enseignement de la pharmacie industrielle. En 1905, Fernand Girardet et le professeur Georges Favrel, avec la collaboration du professeur Paul Grélot, sont en effet dans notre pays les créateurs de cet enseignement, avec la mise en place d'un laboratoire spécialisé et complètement équipé, et l'instauration de deux certificats reconnaissant la compétence acquise par les étudiants, l'un de droguerie générale et l'autre d'industrie pharmaceutique. Malheureusement, cette très importante innovation ne se produit pas au bon moment car les médicaments spécialisés d'origine industrielle sont mal perçus par beaucoup d'officinaux, dans le contexte plus large de l'opposition entre deux formes pharmaceutiques : le cachet et le comprimé, et de la disparité qui règne entre l'industrie chimique française, de faible importance, et la puissante industrie chimique allemande issue du charbon et de la synthèse des colorants, et tout ceci, en plus, avec en toile de fond, l'antagonisme franco-allemand... De plus, les certificats n'existent pas en pharmacie, où l'enseignement est organisé par années avec des examens semestriels et annuels. A cette situation défavorable au projet s'ajoutent certainement quelques maladresses vis-à-vis des décideurs parisiens qui n'ont pas eu cette idée..., et la volonté de commencer l'enseignement très rapidement, sans disposer d'autorisation de délivrance de ces diplômes par le ministère de l'Instruction publique. Cette situation se traduit par plusieurs refus de sa part. Aussi cette tentative se termine-t-elle par un échec en dépit de l'usage qui est fait du laboratoire pendant la Grande Guerre, de la démonstration par celle-ci de la nécessité d'un tel enseignement et de cette compétence par les pharmaciens de l'industrie, et du large soutien que cette initiative nancéienne reçoit de la part d'instances professionnelles et industrielles pendant le conflit.

Fernand Girardet termine donc ses fonctions d'agrégé le 1<sup>er</sup> novembre 1914, et son successeur Roger Douris est déjà nommé au moment de la déclaration de guerre. Devenant « agrégé libre », susceptible cependant d'être rappelé à l'activité, et même aussi de devenir professeur, restant chef de travaux et éventuellement chargé de cours, il est mobilisé avec le grade de pharmacien aide-major de 1<sup>ère</sup> classe, c'est-à-dire de lieutenant. Il est successivement chef du service pharmaceutique de l'hôpital civil militarisé Saint-Charles de Toul, puis pendant quinze mois chef du laboratoire de toxicologie de la 73<sup>e</sup> division d'infanterie dans le secteur de Bois-le-Prêtre et de Pont-à-Mousson. Il est alors relevé du front, envoyé successivement dans plusieurs hôpitaux (à Troyes, Nancy et Neuves-Maisons), nommé pharmacien-chef de l'hôpital militaire Sédillot de Nancy (dont le matériel et les stocks sont peut-être repliés dans les caves de l'École de pharmacie), et enfin adjoint pharmaceutique du directeur du Service de santé de la 7<sup>e</sup> région militaire à Besançon. Il a été nommé pharmacien-major de 2<sup>e</sup> classe (capitaine) le 15 juillet 1915, puis de 1<sup>ère</sup> classe (commandant) le 15 mai 1916 dans le cadre de la promotion des personnels de l'enseignement supérieur et des hôpitaux. Pendant le conflit, les enseignants conservent leurs fonctions universitaires, ils participent autant que possible aux enseignements, recherches, examens et soutenances de thèses ; et Girardet lui-même s'occupe, lorsqu'il est présent à Nancy, du laboratoire de pharmacie industrielle et de l'enseignement de la pharmacie chimique et de la pharmacie galénique aux étudiants mobilisés ou non, et aux rares étudiantes de l'époque. Il est placé en

congé illimité le 5 janvier 1919. Maintenu dans l'armée territoriale le 29 novembre 1920, il est rayé des cadres et admis à l'honorariat de son grade de commandant le 1<sup>er</sup> octobre 1933.



**Fernand Girardet au début de la Grande Guerre, à Toul**

Don de la famille. Collection particulière

© Académie de Stanislas

Rendu à la vie civile, il retrouve l'École de pharmacie. Écrire qu'il est satisfait de sa situation constituerait une erreur puisqu'il entreprend des démarches, bien sûr infructueuses, pour être réintégré comme agrégé, ce qui est impossible puisqu'aucune irrégularité n'existait dans la nomination prononcée en 1914. Il ne reste à l'École que pendant l'année universitaire 1918-1919, et il demande plusieurs congés pour raison de santé – ce qui ne doit pas constituer la seule motivation – avant de quitter définitivement la Faculté le 1<sup>er</sup> novembre 1920 (la faculté est créée le 14 mai 1920 par changement d'intitulé de l'école supérieure). Son départ constitue une perte importante pour la faculté. Il est lié à sa situation universitaire mais aussi à des événements extérieurs à l'université. À l'École, il se retrouve « simple » chef de travaux, avec bien sûr les seuls émoluments de cette fonction. Il est peu probable qu'il soit satisfait de ne pas être devenu professeur. Aussi la décision que la déclaration de guerre d'août 1914 l'a certainement conduit à différer se retrouve-t-elle à l'ordre du jour au début de 1919. C'est à ce moment qu'intervient le décès du président de la société dont il est administrateur à Saint-Dié, et dans laquelle il a, selon ses propres termes, « une participation importante ». En effet, Joseph Gantois meurt brutalement le 13 février 1919, et c'est Fernand Girardet qui prononce son éloge funèbre, ce qui montre l'importance de son niveau d'implication dans la société. En novembre 1919, il devient administrateur délégué dans le nouveau conseil d'administration qui est constitué. Tout ceci explique certainement les congés pris en 1919 et le départ définitif de novembre 1920. Fernand Girardet devient industriel en fonderie et en métallurgie à Saint-Dié.

En 1925 au terme d'un contrat d'association, il reprend la fonderie. Il a épousé Marie Alice Mangin le 17 avril 1901. Ils ont deux fils, Jean-Paul et René, qui tous les deux exercent dans la fonderie familiale. Jean-Paul étant mort en 1934, René assure la conduite de l'entreprise après son père. En 1936 l'ingénieur Raymond Emile Dartevelle, né en 1904,

intègre celle-ci en participant au capital. Il assure la direction technique et générale jusqu'à son décès survenu en 1959. En 1954, les deux gérants de l'entreprise sont R. Dartevelle et R. Girardet.

Bien qu'ayant quitté la faculté, l'activité de Fernand Girardet reste mixte, c'est-à-dire à la fois universitaire et industrielle, pendant nombre d'années. En effet, en qualité d'agrégé libre, il continue à faire partie du personnel de la Faculté sans limite de temps. Son nom figure dans l'organigramme jusqu'en 1943, et ses activités et ses éventuelles publications sont présentes dans le rapport annuel d'activité. Des publications scientifiques appartenant à plusieurs domaines (chimie, industrie pharmaceutique, invention d'appareils) sont effectivement mentionnées jusqu'à 1933 au titre du laboratoire de chimie du professeur Favrel puis du professeur Prévôt. Il doit travailler au sein de ce laboratoire, mais il possède aussi un laboratoire personnel dans son domicile nancéien. Sa maison se situe au numéro 6 de la rue de la Côte, là où se trouve aujourd'hui l'ancien restaurant d'entreprise de Pont-à-Mousson SA. En 1937, il est encore pharmacien inspecteur pour la première circonscription du département, c'est-à-dire la ville de Nancy. Or cette activité est liée à l'appartenance à l'université, le préfet désignant annuellement des personnels de la Faculté qui ont été proposés par le doyen.

Fernand Girardet réside partiellement à Saint-Dié où se trouve la fonderie qu'il dirige. Il réalise des recherches sur la fonte en mettant à profit sa compétence scientifique et les méthodes qu'il a utilisées à l'université. Son laboratoire nancéien est aussi utilisé pour ces recherches d'après les photographies que j'ai pu en voir. Sa première publication en ce domaine date de 1927 et j'en ai compté quinze jusqu'à 1933, qui portent sur différents aspects de l'activité du fondeur. Elles sont citées dans le rapport d'activité de la Faculté. En 1929, il met au point la « fonte girée », une fonte qui est soumise à un mouvement contrôlé de giration, avant coulage, dans le creuset où elle a été fondue, et il prend des brevets sur ce sujet en France et à l'étranger. Plusieurs publications et conférences sont dédiées à ce thème. S'étant fait connaître et reconnaître dans le milieu industriel, il prend ou accepte des responsabilités dans la profession : il devient président de l'Union régionale des fonderies de l'Est, président de l'Association technique des fonderies et vice-président d'honneur du Syndicat des fondeurs de France.

Malgré son départ de la Faculté, Fernand Girardet reste en contact avec elle et avec la pharmacie par l'intermédiaire des sociétés et des associations. Il est élu membre correspondant de la Société de pharmacie de Paris en 1924, il est cité en exemple dans la *Chronique pharmaceutique* en 1928, et il est élu président de l'Association des anciens étudiants en 1929. Il le reste pendant vingt ans et il publie dans son bulletin trois notes sur les mines et la métallurgie. Il devient aussi président de l'Association du musée de la pharmacie, qui dépend de la Faculté, mais dont les objets ont été déposés au Musée Lorrain en 1937. Il l'est encore au moment où il est élu à l'Académie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les lois raciales ayant conduit à l'éviction de son successeur de 1914, l'agrégé Roger Douris, devenu ensuite le titulaire de la chaire d'analyse chimique et de toxicologie, il accepte de faire temporairement et bénévolement le cours de toxicologie.

Il est élu associé-correspondant de l'Académie de Stanislas le 4 mai 1945. Au cours de l'année académique 1949-1950, il devait y présenter une communication sur la métallurgie dans la région de Saint-Dié au XVI<sup>e</sup> siècle, mais il en a été empêché par la maladie qui l'a emporté. Il avait été nommé officier d'Académie en 1907 et promu officier de l'Instruction publique en 1914. Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire en 1931. Fernand Girardet meurt le 25 février 1950. Après ses obsèques à l'église Saint-Mansuy de Nancy, il est inhumé à Saint-Dié. Sa photographie en toge professorale est exposée dans une galerie de portraits à la Faculté. À Saint-Dié-des-Vosges, la fonderie d'origine familiale, Girardet et Dartevelle, a cessé son activité, rue Jacques-Delille, le 30 juin 1979. L'ensemble industriel a fait place à un immeuble. [Pierre Labrude]

Philippe COLIN, « Origines et développements d'une entreprise déodatienne : les Etablissements Gantois », Saint-Dié, *Bulletin de la Société philomatique vosgienne 1995-1996*, 1996, vol. 98, p. 133-155 ; Henri CORDEBARD, « Nécrologie. Le Professeur Fernand Girardet », *Annales pharmaceutiques françaises*, 1950, vol. 8, n° 5, p. 64-65 ; Pierre LABRUDE, « Fernand Girardet (1872-1950) : l'insolite carrière d'un pharmacien enseignant et industriel », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1992, n° 295, p. 473-482 ; Pierre LABRUDE, « L'armée et ses pharmaciens, ou le parcours d'un officier de complément du Service de santé au cours de la Grande Guerre », *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 2016-2017, 8<sup>e</sup> série, vol. 31, p. 361-376 ; Pierre LABRUDE et André FROGERAIS, « Le laboratoire d'enseignement de pharmacie industrielle de l'École supérieure de pharmacie de Nancy de 1905 à 1927 », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2019, n°401, p. 73-92 ; *Mémoires de l'Académie de Stanislas 1949-1950*, 1951, 6<sup>e</sup> série, volume 37, p. 123-124.